

**Séquence 2 : Raconter pour témoigner ou raconter pour se libérer ?**  
**Ph. Claudel, *Le Rapport de Brodeck***

**Extrait 2 : Chapitre 5, La poésie**

J'ai toujours eu un peu de mal à parler et à dire le fond de ma pensée. Je préfère écrire. Il me semble alors que les mots deviennent très dociles, à venir me manger dans la main comme des petits oiseaux, et j'en fais presque ce que j'en veux, tandis que lorsque j'essaie de les assembler dans l'air, ils se dérobent. Et la guerre n'a rien arrangé. Elle m'a rendu encore plus silencieux. J'ai vu dans le camp comment on pouvait utiliser les mots et ce qu'on pouvait leur demander. D'ailleurs, auparavant, je lisais encore des livres, surtout des livres de poésie. C'était le Pr Nösel qui m'avait donné ce goût du temps de mes études à la Capitale et il m'était resté comme un tic agréable. Je n'oubliais jamais d'emporter dans ma poche un recueil lorsque je partais faire mes relevés, et souvent tandis qu'autour de moi se dressait le grand spectacle des montagnes, de l'épaulement des forêts et du damier des pâtures, tandis que le ciel au-dessus de tout cela paraissait veiller et se satisfaire de son infini étirement, je lisais à haute voix des vers, et les relisais lorsque je sentais qu'ils faisaient naître en moi une sorte de bourdonnement agréable, comme un écho à des choses confuses que j'avais au plus profond de moi-même mais que je ne parvenais pas à exprimer.

Lorsque je suis revenu du camp, j'ai mis tous les livres de poésie dans le poêle et je les ai brûlés. J'ai regardé les flammes tordre tous les mots, puis les phrases, puis les pages. La fumée qui montait des poèmes en feu n'était pas meilleure ni plus noble, ni plus gracieuse qu'une autre fumée. Elle n'avait rien de particulier. J'ai appris plus tard que Nösel avait été arrêté au cours des premières rafles, comme nombre de professeurs et d'hommes dont le métier était de connaître le monde et de l'expliquer. Il est mort peu de temps après dans un camp semblable au mien, un camp pareil à des centaines d'autres camps qui avaient poussé un peu partout au-delà de la frontière, comme des fleurs vénéneuses. La poésie ne lui avait été d'aucune utilité pour survivre. Peut-être avait-elle même précipité son agonie. Les milliers de vers, en latin, en grec et en d'autres langues, qu'il gardait dans sa mémoire à la façon du plus grand des trésors ne l'avaient aidé en rien. Sans doute n'avait-il pas, à l'inverse de moi, accepté de faire le chien. Oui, c'est sans doute cela. La poésie ne connaît pas les chiens. Elle les ignore.